NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

71 N° 2 1949

Éducation et coéducation catholique aux États-Unis

V. O'KEEFE (s.j.)

p. 173 - 182

https://www.nrt.be/it/articoli/education-et-coeducation-catholique-aux-etats-unis-2729

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

EDUCATION ET COEDUCATION CATHOLIQUE AUX ETATS-UNIS

Parmi les nombreux aspects de la question scolaire aux Etats-Unis, il en est un qui ne manque jamais de surprendre ceux qui n'ont pas été en Amérique : ils s'étonnent de voir des religieuses diriger des établissements où garçons et filles, même assez âgés, sont éduqués en commun. Pour se comprendre, cette situation doit s'intégrer dans l'histoire de l'enseignement catholique aux Etats-Unis. Je me propose de l'exposer brièvement, en traitant principalement de l'école primaire (8 ans d'instruction dès l'âge de 5 ou 6 ans) et des « High Schools » (4 années d'instruction suivant la période de l'école primaire).

Quand il s'agit de coéducation, on doit commencer par citer les paroles de Pie XI dans son encyclique sur l'éducation *Repraesentanti* du 29 décembre 1929, encyclique répondant à la mainmise fasciste sur l'école en Italie. Après avoir parlé de l'éducation sexuelle, le Pape disait :

« C'est une erreur du même genre et non moins pernicieuse à l'éducation chrétienne que cette méthode dite de « coéducation des sexes », méthode fondée, elle aussi, aux yeux d'un grand nombre, sur un naturalisme négateur du péché originel. En outre, pour tous ses tenants, elle provient d'une confusion d'idées déplorable, qui remplace la légitime communauté de vie entre les hommes par la promiscuité et le nivellement égalitaire. Le Créateur a ordonné et disposé la parfaite communauté de vie entre les deux sexes seulement dans l'unité du mariage ; ensuite, il les sépare graduellement dans la famille et dans la société. Il n'y a d'ailleurs dans la nature elle-même, qui a fait les sexes différents, par leur organisme, par leurs inclinations, par leurs aptitudes, aucune raison qui montre que la promiscuité, et encore moins une égalité de formation, puissent ou doivent exister. Les sexes, suivant les admirables desseins du Créateur, sont appelés à se compléter réciproquement dans la famille et dans la société et justement par leur diversité même. Cette diversité est donc à maintenir et à favoriser dans la formation et dans l'éducation, en sauvegardant la distinction nécessaire, avec une séparation correspondante, en rapport avec les âges différents et les différentes circonstances. Ces principes sont à appliquer en temps et lieu, suivant les règles de la prudence chrétienne, à toutes les écoles mais principalement durant l'adolescence, la période la plus délicate et la plus décisive de la formation. »

Après une déclaration aussi nette, comment des écoles catholiques

américaines ont-elles pu adopter un système de coéducation ? Avant d'aborder des explications fondées sur le développement de l'éducation catholique aux Etats-Unis, disons clairement que l'Eglise des Etats-Unis professe évidemment la doctrine de l'encyclique, mais que, pour résoudre des problèmes très difficiles et pour éviter des maux pires encore, elle a dû se résoudre à tolérer la coéducation. Il en va de ceci comme de la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Tout en proclamant que l'union est l'idéal, il faut reconnaître que, dans les circonstances concrètes, la séparation est préférable aux Etats-Unis.

Quelques mots d'histoire.

Considérons les débuts et le développement de l'éducation catholique. Dès l'arrivée des premiers jésuites dans le Maryland en 1634, apparut l'importance de l'éducation. Quelques petites écoles furent établies, mais qu'il fut impossible de maintenir à cause de la persécution. De-ci de-là pourtant on continua en secret. Ce fut dans ces écoles que les fondateurs de l'Eglise en Amérique, tel Mgr John Carroll, le premier évêque des Etats-Unis, ont commencé leur éducation primaire.

Les premiers efforts catholiques se sont cependant portés surtout sur l'éducation supérieure pour la bonne raison que les universités étaient nécessaires pour fournir des prêtres dont le besoin était extrême.

Les premières écoles protestantes, et surtout les universités de Harvard et de Yale, fondées pour former des pasteurs protestants, ont suivi l'idéal éducatif des catholiques : elles ont signalé par là l'importance de la religion. Le fait est à retenir parce que, plus tard, on accusera les catholiques d'aller à l'encontre de l'esprit américain, en prônant un idéal religieux, alors que l'éducation officielle ignore toute religion.

Pendant de longues années, il y eut très peu d'écoles. La première école paroissiale ne s'ouvrit qu'en 1767 à Philadelphie. Il est clair qu'à cette époque les protestants et les catholiques étaient d'accord sur les principes fondamentaux de l'éducation ; ils se montrèrent prêts à s'aider les uns les autres. C'est seulement plus tard que l'étroitesse d'esprit des protestants a rendu l'entente impossible.

C'est la Mère Seton (1809) qui fut la véritable fondatrice des écoles paroissiales aux Etats-Unis. Convertie au catholicisme après la mort de son mari, elle fonda la Congrégation des Sœurs de la Charité en Amérique. Jusqu'alors les écoles catholiques étaient dirigées par des laïcs qui devaient naturellement se faire payer. Mère Seton inaugura la première école paroissiale gratuite, dans laquelle les sœurs professaient, école qui devint le modèle de toutes les autres. Ce faisant, Mère Seton avait répondu au besoin essentiel de l'Eglise à Em-

mittsburg, ville du Maryland. Mais la même nécessité se faisait sentir partout aux États-Unis et les catholiques ne tardèrent plus à se rendre compte de son importance.

Le problème fut posé dans toute son acuité quand peu après fut instauré le système d'écoles publiques, système dont les résultats provoquèrent une controverse acharnée pendant plus d'un demi-siècle. L'intention était louable : assurer à tous l'éducation gratuite, afin que tous les talents puissent se développer. Mais les catholiques objectèrent que les écoles publiques constituaient un grand danger pour les élèves chrétiens. Tout d'abord, la lecture de la Bible protestante y était obligatoire, et les catholiques en voulaient une version catholique. L'opposition s'accentua encore à mesure que croissait l'esprit laïc : actuellement on ne lit plus guère la Bible dans les écoles publiques, même pas dans la version protestante, et l'on ne permet plus la prière, fût-ce une prière semblable à celle que le « chaplain » récite au commencement des sessions du Congrès National et par laquelle on reconnaît la dépendance commune à l'égard de l'Être suprême.

Vers 1840, les catholiques ont essayé d'obtenir l'établissement d'écoles spéciales pour élèves catholiques, et cela en les insérant dans le système général, pour le motif que le système général était soutenu par les impôts dont une partie était payée par les catholiques. Mgr Hughes, l'archevêque de New-York, soutint cette revendication. Il déclara que, faute d'écoles paroissiales, beaucoup de jeunes catholiques n'avaient reçu aucune formation, les écoles publiques constituant un danger pour la foi catholique. Le gouverneur de l'état de New-York était d'accord avec l'archevêque, mais la motion ne put passer par suite de l'opposition protestante. Un pasteur protestant déclara devant le tribunal : « S'il me fallait résoudre le dilemme terrible de devenir un infidèle ou un catholique romain selon le système complet du papisme avec toute son idolâtrie, sa superstition, et son opposition violente à la Bible, j'aimerais mieux devenir infidèle que papiste ». Le choix du révérend pasteur s'est réalisé par la sécularisation complète des écoles publiques, qui fit perdre toute sa force et sa vitalité au protestantisme américain. L'Église catholique, elle aussi, a souffert de cette mesure — à l'heure qu'il est, elle n'a pas pu encore établir assez d'écoles paroissiales — mais dans une mesure notablement moindre. Aujourd'hui, en effet, il y a des pasteurs protestants qui déclarent ouvertement que les protestants doivent inaugurer un système d'écoles semblable au système catholique, seul moyen, estiment-ils, de sauver la jeunesse protestante et de revivifier la religion. Il est devenu évident maintenant que l'Église catholique, en luttant pour elle-même, a aussi lutté pour les protestants. Quoi qu'il en soit, l'Église n'a pu faire triompher la solution raisonnable du problème : le soutien des écoles catholiques par les impôts payés par les catholiques. La sécularisation l'a emporté dans le domaine

de l'éducation : l'enseignement religieux n'a pas trouvé de place dans les écoles publiques.

Convaincus qu'il était impossible d'envoyer les enfants aux écoles publiques dans ces circonstances, les catholiques ont pris la décision de construire et de soutenir leurs propres écoles. C'était un très lourd fardeau pour des gens souvent très pauvres, car la grande majorité des catholiques était des immigrés, et les catholiques riches étaient rares, comme ils le sont encore aujourd'hui.

La tâche de fonder des écoles coïncidait avec celle de construire des églises. On prit l'habitude — qui existe encore aujourd'hui — de grouper l'église et l'école dans le même bâtiment, ou de bâtir l'église, ou la chapelle, dans l'école, ou même de donner les cours dans une partie de l'église. Prêtres diocésains et religieux ne pouvaient suffire à la célébration du culte et à l'administration des sacrements ; assurer l'enseignement leur était tout à fait impossible. Ce furent les religieuses qui entreprirent ce magnifique travail. Leurs sacrifices dans la fondation, le développement, le soutien des écoles, en dépit des difficultés énormes rencontrées, constituent une des plus belles pages de l'histoire de l'Eglise aux Etats-Unis. Sans les religieuses, il n'y aurait pas aujourd'hui 26 millions de catholiques en Amérique.

La substance de la législation ecclésiastique concernant le problème scolaire se trouve dans la doctrine du troisième concile général de Baltimore (1884), qui pourvut à l'établissement des écoles paroissiales et obligea les parents à y envoyer leurs enfants. Une exception cependant était prévue pour les enfants ayant reçu chez eux une éducation vraiment chrétienne et contraints pour un motif sérieux de fréquenter une autre école, motif que l'évêque se réservait d'approuver, non sans avoir pris les précautions appropriées.

Cette lutte pour l'école catholique fut longue et pénible ; elle est loin d'être achevée. Les sacrifices demandés aux catholiques sont considérables : ils doivent soutenir les écoles publiques en payant leurs impôts et subsidier en même temps leurs écoles paroissiales. Les chiffres de 1948 montrent que les catholiques ont dépensé une somme de 208.000.000 $ pour leurs écoles. C'est la plus grande dépense de toutes les églises en Amérique : plus grande que les dépenses totales de n'importe quel groupe protestant. On calcule que par leurs efforts les catholiques diminuent de 400.000.000 $ les impôts généraux annuels. (Notons que les frais d'une école catholique se montent à la moitié environ des frais d'une école publique).

Les catholiques soutiennent plus de 200 collèges et universités, 2.432 « high schools » avec, au total, 720.000 élèves, 8.248 écoles paroissiales avec plus de 2.000.000 élèves, sans parler de leurs 323 séminaires, des 365 orphelinats (hébergeant 45.000 orphelins et orphelines), des 237 asiles pour malades et vieillards et de 794 hôpitaux. Plus de 9 % de la population scolaire totale fréquente les éco-

les catholiques. Pour les écoles primaires seules, le taux s'élève à 11 %.

Organisation actuelle de l'enseignement.

Les établissements primaires catholiques suivent un programme diocésain. Chaque diocèse a son organisation dont l'évêque est le supérieur. Il est secondé par un groupe d'administrateurs et un directeur diocésain. Prêtre, doté d'une formation spéciale, ce dernier visite les écoles, étudie les problèmes et fait rapport au conseil d'administration. Chaque curé est responsable de son école paroissiale. Mais, en général, la direction et le contrôle sont exercés par le supérieur de la congrégation religieuse chargée de l'enseignement. Actuellement le préfet de l'école est en général le supérieur religieux immédiat. Quelques groupes de Frères s'occupent de l'éducation primaire, mais à ce degré la grande majorité des éducateurs sont les religieuses. En effet, si 9/10 des professeurs des écoles sont des religieux et des religieuses, les religieux n'y représentent qu'1/15 ! Trois cents communautés distinctes se répartissent la tâche d'enseignement. Les instituts dirigés par les Frères n'acceptent que les garçons, tandis que les écoles dirigées par les religieuses sont « coéducatives ». Car il est impossible pour le moment de réserver des écoles exclusivement à des filles ou à des garçons. C'est une question de manque d'écoles, de professeurs, de matériel, d'argent. Les sections sont encombrées à l'excès, et par conséquent le travail des professeurs y est écrasant : 2.000.000 élèves, disions-nous, mais ce chiffre ne représente que la moitié des enfants catholiques en âge d'études primaires. Les autres sont obligés de fréquenter l'école publique soit par manque de place, soit par suite de l'éloignement, soit aussi parce que leurs parents ne font pas leur devoir. Les cours se placent entre 9 h. du matin et 3 h. de l'après-midi. Les internats d'éducation primaire sont rares, faute d'argent, de personnel et de locaux. Le problème se complique encore du fait que dans les campagnes les voisins les plus proches habitent souvent à 2 ou 3 kilomètres, et qu'il est difficile d'ouvrir une école pour une population aussi dispersée.

Les mêmes problèmes se retrouvent dans les « *high schools* ». Les enfants y entrent à partir de 13 ou 14 ans. Dirigées par les catholiques, ces écoles sont souvent confiées à des religieux, mais pour les garçons uniquement. Quelques diocèses, peu nombreux, y ont établi un régime semblable à celui des écoles primaires diocésaines. L'archidiocèse de Philadelphie a créé une organisation magnifique qui pourra servir de modèle aux autres diocèses dès qu'un tel système y sera applicable. Les religieuses dirigent des « high schools » pour jeunes filles ou pour jeunes filles et jeunes gens ; toujours pour le même motif : pénurie d'écoles, de professeurs et de matériel. Il est assez

difficile de recruter du personnel laïque parce qu'on n'aime pas la vie de professeur et qu'on n'en voit pas l'importance. En outre le traitement, assez maigre, ne permet pas de nourrir aisément une famille. Il est pourtant de véritables apôtres, consacrés à leur tâche d'éducateurs : ils donnent des cours pendant le jour et travaillent le soir afin de gagner leur vie plus complètement.

Le problème dans les «high schools» se complique encore par l'augmentation croissante des élèves. En 1930, il y avait 241.869 étudiants. Aujourd'hui les chiffres ont doublé : il y en a 490.000. Partout, les évêques sont en quête d'emplacements pour les écoles, de communautés de religieux ou religieuses capables d'enseigner et... de l'argent nécessaire.

Voici un petit exemple. Aucune des « high schools » dirigées par les jésuites de la province de New York (je parle de cette province parce que j'en connais personnellement la situation par expérience, mais les mêmes circonstances se retrouvent dans les autres provinces) ne peut accepter tous les élèves qui se présentent. Dans tel quartier de New York, les jésuites dirigent trois écoles : chacune d'elles compte un millier d'élèves, et il en va de même ailleurs. Les internats sont rares par suite des frais considérables qu'ils entraîneraient.

A toutes ces difficultés une solution partielle est apportée dans les « high schools » mixtes, dirigées par des religieuses. Beaucoup de jeunes gens reçoivent une éducation dans ces établissements, qui autrement seraient obligés de fréquenter l'école publique ou même contraints de ne pas recevoir d'instruction du tout.

Il peut paraître étonnant qu'il n'y ait pas assez d'écoles catholiques aux Etats-Unis. Tout le monde prétend que l'Amérique est le pays de la richesse. On perd de vue que celle-ci peut ne pas être le lot des catholiques. De fait l'Eglise recrute surtout ses adhérents dans la classe moyenne (y compris les ouvriers) et dans la classe pauvre. Le pays s'est développé extrêmement vite et la richesse est assez récente (il ne faut pas oublier la crise économique de 1929). Le catholicisme, exactement comme le pays lui-même, est encore jeune aux Etats-Unis. L'Eglise y avait le statut de mission jusqu'en 1908 ! Jusqu'à une époque rapprochée, la plupart des catholiques n'étaient que de pauvres immigrés, essayant de s'établir et n'ayant guère les moyens de soutenir des écoles.

La coéducation.

On voit maintenant les raisons de l'existence d'une coéducation, au moins dans le développement de notre histoire religieuse. L'Eglise des Etats-Unis ne prétend pas que la coéducation soit l'idéal, mais elle l'adopte comme moyen nécessaire dans les conditions actuelles. Cette coéducation est viable, parce que les autorités se rendent compte des dangers de ce système. Du reste les résultats de la formule

dans les écoles laïques, manquant de religion et de base morale solide, les incitent à la plus extrême prudence et les aident à prendre les précautions nécessaires.

Considérons une « High school » catholique où se pratique la coéducation. Le garçon, qui y commence ses études à l'âge de 13 ou 14 ans, ne voit rien d'extraordinaire dans le fait qu'il y ait des jeunes filles dans sa classe ou dans le fait que le professeur soit une religieuse : il quitte en effet l'école primaire où il a connu la même atmosphère. Celle-ci est amicale, naturelle, et il n'y a pas de tension. Ajoutons aussi que les mœurs de la vie quotidienne diffèrent beaucoup de celles d'Europe. Il y a plus d'occasions de contact entre les deux sexes. Dès lors, se trouver réunis dans le même local de classe apparaît comme une chose normale. Un prêtre sert de guide spirituel aux garçons et les instruit ; c'est un prêtre encore qui dirige la retraite annuelle et donne une direction adaptée aux garçons et aux filles. Bien des occasions de collaboration s'offrent entre les deux groupes : représentation théâtrale devant toute l'école, réunions de chants, débats publics entre équipes de différentes écoles, danse, etc. Moyennant une bonne direction, ces circonstances ne laissent pas de développer le respect mutuel des deux sexes.

Pour bien comprendre les relations entre jeunes gens et jeunes filles, il faut se souvenir que le garçon américain a une tout autre mentalité que le jeune européen. Le premier s'intéresse davantage au sport et à l'action. Plus tard seulement il se mettra à penser sérieusement et à scruter des problèmes. A l'âge de 15, 16 ans, son échelle des valeurs est différente : la jeune fille n'est pour lui qu'une compagne d'activité ; même la danse est une manifestation de cette activité. Leurs relations par conséquent sont joyeuses, agréables, superficielles et n'entrent pas dans le domaine des réflexions sérieuses et profondes où naît le danger. Cette période ne s'ouvre que plus tard, lorsqu'ils entrent dans la vie.

Un exemple de réunion. Des membres de la Congrégation mariale organisent une séance de discussion entre équipes de différentes écoles. Le sujet est fixé d'avance : c'est le problème des noirs, les mauvais films, etc. et les élèves prennent la parole à tour de rôle. Aux différentes causeries succède un temps de discussion générale. Vient ensuite une méditation dirigée par le prêtre qui a organisé la réunion. Enfin, après une partie de danse, on termine par une prière devant une statue de la sainte Vierge.

Par une direction spéciale, on veille chez les jeunes filles à conserver et développer les qualités proprement féminines de finesse et de douceur.

Les avantages du système n'y sont pas intrinsèques, mais sont le résultat de la prudence, du dévouement, des sacrifices des prêtres et des religieuses. Car on ne perd pas de vue les dangers d'un cer-

tain amollissement des garçons ou d'un durcissement chez les filles ; les précautions sont prises en conséquence.

Du point de vue pédagogique, certains disent qu'une instruction propre aux garçons et une autre propre aux filles s'indiquerait davantage. L'éducation commune serait inadaptée aux uns et aux autres. Sans doute ; mais on en peut éviter les inconvénients, si l'éducateur connaît bien la différence des groupes. Il peut du reste mettre l'accent sur tel ou tel point selon qu'il s'adresse à l'un ou l'autre sexe. D'autres notent que les jeunes filles font des progrès plus rapides que les garçons, ce qui est psychologiquement désastreux pour ceux-ci. Cette discordance est possible dans n'importe quel système : même dans une classe composée exclusivement de garçons, la supériorité intellectuelle de certains d'entre eux peut enfoncer les autres dans leur médiocrité. Quoi qu'il en soit, on n'insiste pas assez sur le fait que les jeunes filles, en général du moins, étudient beaucoup plus que les garçons et qu'elles conquièrent par conséquent de meilleurs grades ; cela nous paraît plutôt un stimulant pour les garçons...

Avant de laisser cette question de la coéducation, il resterait une remarque : tout le monde sait les grandes difficultés causées par les mariages mixtes aux Etats-Unis. Les catholiques constituant une minorité, il est inévitable qu'on se fréquente entre jeunes gens de religions différentes. Dès lors dans beaucoup d'endroits, l'école catholique sera un excellent moyen de connaître des compagnons et des compagnes de la même confession, qui plus facilement deviendront ainsi les maris et les épouses de plus tard.

Religieuses enseignantes.

Mais voici un nouveau sujet d'étonnement pour le visiteur européen : ce sont principalement les religieuses qui s'occupent de l'éducation des garçons dans les écoles primaires et même dans les « high schools », où les élèves ont de 14 à 17 ans en moyenne. Nous considérerons deux aspects délicats de cette situation : la valeur intellectuelle des religieuses et leur capacité à maintenir la discipline.

Leur valeur intellectuelle atteint à un niveau supérieur. Leur formation personnelle est exacte et complète. En outre, elles se préparent soigneusement dans les matières qu'elles devront enseigner. En général, elles débutent comme professeurs d'écoles primaires, et, après avoir acquis de l'expérience, elles passent aux « high schools ». L'année scolaire finie, durant les mois d'été et la période des vacances, elles suivent des cours dans les universités catholiques. Elles prennent des grades, voire des doctorats, et dans les diverses facultés : philosophie, littérature, sciences, etc. Elles composent articles et livres. A Washington, une université spéciale, le « Sisters College » a été fondée pour qu'elles puissent se préparer sérieusement à leur travail éducatif. Voir des religieuses suivre des cours d'université est chose

courante. Pendant la guerre j'ai rencontré une religieuse ayant obtenu son diplôme de pilote aviateur ; elle était devenue professeur de navigation !

Comparées à leurs confrères masculins, les religieuses se montrent très capables. Elles s'intéressent vivement aux sujets qu'elles doivent présenter, et elles sont au courant des méthodes pédagogiques. Personnellement, je puis dire que les religieuses dont j'ai suivi les cours étaient de très bons professeurs et supportaient la comparaison avec les meilleurs éducateurs. Peut-être n'étaient-elles pas également versées en latin et en grec, mais elles étaient supérieures en anglais et en mathématiques. Un de mes meilleurs professeurs fut une religieuse, professeur de mathématiques de seconde année de « high school ». Plus tard, en suivant des cours de méthodologie dans la Compagnie, j'ai pu constater que dans son enseignement cette religieuse avait appliqué les meilleures méthodes. Aussi, pendant ma régence, me suis-je évertué à imiter celles qu'elle avait utilisées avec tant de succès... !

Les religieuses s'occupent aussi d'universités pour les jeunes filles. La seule université catholique mixte réservée aux Noirs, est dirigée par les Sœurs du Saint-Sacrement à Nouvelle-Orléans.

Pour la discipline, il convient de signaler d'abord que les élèves ont un très grand respect de leurs éducatrices, si bien qu'on ne songe guère à se permettre des infractions sérieuses. Ce n'est pas là sentiment de pitié, mais respect authentique envers ces âmes vraiment généreuses, dévouées à leur travail et conscientes de leur tâche. A la moindre incartade, elles manifestent d'ailleurs un doigté merveilleux pour dominer la situation. Les religieuses ont acquis une vaste expérience dans la façon de traiter les garçons et savent développer des caractères virils, éduquer des « gentlemen ».

Par leur travail dans les écoles, et surtout dans les écoles primaires, les religieuses ont rendu de précieux services à l'Eglise d'Amérique. Beaucoup de catholiques ont reçu chez elles leur éducation primaire et les fondements de leur vie religieuse. C'est là qu'ils ont pris les habitudes chrétiennes, l'assistance fréquente à la messe, la sainte communion, la confession, l'aide aux missions, la prière quotidienne, etc. On ne pourrait guère exagérer l'importance de leur action. Grâce à elles, l'éducation catholique existe aujourd'hui ; sans elles, cette œuvre serait impossible. Et leurs sacrifices n'ont pas encore été racontés.

Aux Etats-Unis, tous — y compris les protestants — admirent et respectent les religieuses ; on les salue cordialement dans les rues, on les aide à porter leurs paquets, on leur cède la place dans le tram et dans l'autobus ; les agents de police les aident à traverser les rues encombrées. En général, on les estime comme des personnes très proches de Dieu — et elles le sont. On connaît leur vie désintéressée et

dévouée. On les regarde comme un élément essentiel de la vie américaine.

Je terminerai par un trait savoureux, plaisant peut-être, mais très significatif. Il y a quelques années, la revue « Life » publiait une photo qu'un Européen eût sans doute trouvée ridicule ou même choquante. Mais les Américains en furent émus. Elle avait été prise pendant les cours d'été d'une université que fréquentaient bon nombre de religieuses, institutrices ou régentes d'orphelinats. Celles-ci s'étaient intéressées à la musique en vue d'organiser des fanfares dans leurs établissements. La photo montrait ces religieuses de toutes congrégations en train de jouer tous les instruments de leur propre fanfare à l'université : elles les apprenaient avant de les enseigner ! C'était une vue inoubliable : de petites religieuses embouchant de grands trombones, d'autres jouant de la flûte, de la trompette, du saxophone, et du tambour... Elles paraissaient très calmes et très heureuses. Les lecteurs américains ont souri de cette photo, parce que c'était amusant. Mais c'était un sourire de joie et non de moquerie. Ils sont fiers de leurs religieuses. Je le suis aussi.

V. O'KEEFE, S. I.
de la province S. I. de New-York.